

# *Quinze nuits*

## *Nuit 1 : Dortoir*

Quand Selva passe les dernières maisons du village, il fait nuit depuis longtemps et aucune lumière ne brille à travers les volets fermés. Soit les maisons sont vides, soit leurs habitants sont couchés. Un mince croissant pâle éclaire à peine les rues étroites de sa lumière froide et bleutée. Il y a encore des traces de neige au bord du sentier et des plaques claires dans les prés noirs autour. Tout là-haut vers les cimes, et même au col, la neige doit être épaisse et traître, molle et propice aux avalanches. Selva monte lentement vers la Maison des Ours, sans s'arrêter, mais ses pensées vont vers ceux qui sans doute cherchent leur route tout là-haut avec leurs chaussures dérisoires et un mauvais plan cher vendu par un passeur professionnel. S'ils ont de la chance, s'ils résistent à la fatigue et au froid après des mois de marche, ils entameront demain la descente vers la Maison des Ours. Selva en sera repartie. Mais pour l'instant, voici que se dessine la silhouette trapue de la maison, masse sombre et rassurante, promesse de repos. Dans son sac alourdi par la charge et l'humidité, cachés entre les vêtements, le pain et le papier, dorment des mystères qu'elle-même ne connaît pas. Dans sa poche un couteau, un stylo, une bombe de liquide acide pour décourager les violents, un papier avec des nombres : 15-7, date ? Code ? Rendez-vous ? Abscisse et ordonnée de quelque lieu inconnu ?

*Juste des chiffres. J' imagine. J'aurais aimé la connaître quand elle cavalait dans les sentiers.*

La clé est cachée où elle doit l'être. La porte s'ouvre sans grincer. A l'intérieur, chaleur et souffles paisibles, à peine griffés d'un gémissement ici et là, blessure ou lâcherprise, abandon au sommeil. Combien sont-ils dans l'obscurité ? Vingt ? Cent ? Chacun dans une alvéole de tissus qui le sépare à peine des autres et cependant l'isole, ou tapis à plusieurs comme oursons fraternels dans la caverne ? Amoureux cédant au désir, frustrés de solitude ou repus de plaisir ? Selva sourit pour la première fois depuis des jours au souvenir de ses précédents passages ici. Nils doit dormir dans un coin du dortoir, à moins qu'il n'ait rejoint sa propre chambre au grenier, mais il aime la proximité des corps endormis quand le dortoir est plein. Selva se sent comme un enfant que rassure la présence de sa famille à proximité. A peine déshabillée, elle s'endort.

Au milieu de la nuit elle s'éveille. Quelques alvéoles plus loin deux personnes font l'amour, mais ils sont si discrets qu'on entend à peine l'accélération de leurs souffles et les glissements sur les tissus. D'où viennent-ils ? Quelles langues parlent-ils ? Dans l'amour et le sommeil, peu importe, ce sont les corps qui comptent. Ils créent une musique discrète et douce qui berce et apaise.

Selva sourit. Des visages viennent amicalement hanter sa mémoire. Sa main cherche paresseusement sur son corps demi-endormi les lieux du plaisir. Errance des doigts d'un repère familial à un autre. Cherche, trouve et reperd. Et

finallement la vague de loin annoncée, de tout au centre et tout au fond. Douceur du frisson à peine retenu. Apaisement. Sommeil à nouveau. Sa respiration tissée aux autres. Une paix provisoire.

## *Nuit 2 : Rue*

– Eh la belle ! Tu es dans mon château ici ! Dégage vite fait ou j'appelle les N'NP pour constat d'effraction !

Nine rit de sa grande bouche où manquent deux dents, tout en mimant de ses longs doigts fins aux ongles noircis le geste de se recoiffer comme une dame. Puis elle devient brutalement sérieuse et son regard perçant dément le rire précédent. Elle essaie d'avoir l'air méchant, et elle y réussit assez bien, mais la rue est déjà une incitation permanente à la paranoïa de toute façon. Nine est vieille, enfin peut-être pas plus finalement que cette femme en face d'elle avec son sac à dos et ses rides au coin des yeux et aux commissures des lèvres. Mais la rue vous abime vite. Cette femme est nouvelle dans le secteur. Elle devrait faire gaffe où elle met les pieds, sinon elle ne fera pas long feu. Meurtre, viol, ou en mettant les choses au mieux, coups et blessures, insultes, humiliations diverses et vol, bien sûr, ce sac est en bon état, ce manteau doit être chaud, ces chaussures ne prennent sûrement pas l'eau. Mais ce n'est pas une dame non plus. Une femme des montagnes plutôt. Ou alors une de celles qui ont vécu en ville dans un appartement protégé avant de choisir la route. Il paraît qu'il y en a beaucoup des comme ça. Ce qu'elles font, on ne sait pas. Le monde n'est plus tel qu'on ait envie de le parcourir, pas vrai ? Nine se souvient d'autrefois, mais il ne faut pas trop se souvenir, sinon on chiale bêtement assise sur le

bitume crevé pendant des heures avec une bouteille de lyophil, et qu'est-ce que ça change après ? Rien. Alors cette femme, qu'est-ce qu'elle a dans son sac, dans ses poches ? Elle a l'air d'avoir peur, mais pas tant que ça finalement, et elle regarde Nine bien en face.

– Je l'ai cru vide, ton château, mais de toute façon il y a de l'espace ici, non ? Qu'est-ce que c'est ? Une école abandonnée ? Je te loue une chambre. Officiellement. Sinon j'irai sur la plage, il paraît qu'il y a une plage pas trop loin.

– Un ancien hôpital. La plage, j'te recommande pas. Encore plus risqué qu'en ville à cause des trav', des baïk' et des souim' qui se tapent tous sur la tronche quand t'es pas leur centre d'intérêt commun, et même des N'NP qui viennent soit disant mettre de l'ordre dans tout ça et en profitent pour se servir en chair fraîche. Ou moins fraîche, ils sont pas regardants. Alors comme ça, il te reste de la maille et tu veux que je t'abrite ici ? Je sais pas si ça plaira aux autres mais tu dormiras près de moi si t'as pas peur de mes caresses, et puis de toute façon c'est pas sûr qu'ils rentrent. Bon, suis-moi exactement dans mes pas. J'expliquerai plus tard.

*Nine, je l'ai connue quand elle avait près de quatre-vingt-dix ans et toute sa gouaille encore. Une sacrée bonne femme. Une dame des rues devenue messagère. A sa manière généreuse et trash. Mais c'est ce jour-là, je crois, qu'elle a eu la force de changer.*

Nine emmène la femme dans une pièce vide à peu près propre, ou en tout cas sans trop de traces de pisse, de merde,

et d'autres choses non identifiées. En fait, il y a un balai demi usé dans un coin, ce qui fait rire la femme.

– On a sa fierté, dit Nine. Bon, tu peux te mettre là, près du mur. Moi je dormirai à côté. Je garde un bâton et un couteau sous ma couverture.

– J'ai quelques arguments dissuasifs aussi, dit la femme.

Nine installe son lit sur des cartons. Vieille couverture et sac plastique plein de tissus non identifiés. La femme fait de même. Vrai duvet d'autrefois, usé et rapiécé mais encore chaud. Oreiller gonflable. Elle surprend le regard de la vieille sur son luxe. Mais Nine ne tente aucun geste agressif. On lit juste le regret dans ses yeux. Elle sait qu'elle ne peut pas demander à la femme de se séparer de ces objets-là, sauf à lui vouloir vraiment du mal. Et Nine a beau avoir vécu, subi, survécu, tué deux fois pour se défendre, volé souvent, ce n'est pas une mauvaise au fond. En cet instant, sans savoir pourquoi au juste, elle a plus envie d'un moment tranquille en compagnie de l'autre femme que d'un duvet et d'un oreiller meilleurs que les siens. Elle sort une bouteille en plastique remplie d'un liquide brun rougeâtre.

– Une garlotte de lyophil, sis ?

– Non merci, je bois pas.

– Fais pas ta délicate, il fait froid.

– Juste une alors.

– Tu me fais plaisir.

– Un gars qui s'appelle Ref, tu vois qui c'est ?

– Alors t’es pas juste une passante hein ? Non, je connais pas.

– Mais tu m’as regardée bizarre. Je te repose la question demain ? Tu auras peut-être retrouvé tes souvenirs.

– Demain, qui sait si on sera encore vivantes ?

– Essayons de mettre toutes les chances de notre côté.

– Tu m’as dit ton nom, sis ? Tu peux inventer si tu préfères. Moi c’est Nine. La vieille Nine. Enfin, vieille, tu le vois bien. Tous les trafics je les ai faits. Maintenant juste pour la survie, qui comporte un brin de précarité, pas vrai ? Je sais pas qui tu es ni ce que tu as dans ton sac et ce que tu comptes en faire, mais mon instinct me dit que si je peux t’aider je dois le faire.

– Tu as entendu parler d’un vieux visio du temps avant ? *Le facteur* ça s’appelait. Un pas très bon visio d’ailleurs. Mais ç’est intéressant de voir comment ceux d’autrefois imaginaient le futur. Ben voilà, disons que je suis un genre de facteur. Sauf que je n’ai pas de cheval.

– Ça me dit rien ton visio. Mais Ref je connais. Un grand barbu qui boîte un peu. Pas vu depuis longtemps. Qu’est-ce que je lui dis s’il passe un de ces jours ?

– Que Selva le cherche. C’est mon nom. Depuis au moins la moitié de ma vie.

Des voix se font entendre à l’extérieur. Selva regarde Nine.

– Des amis. Tu as vu la première pièce ? Si tu passes pas où il faut c’est pas tes mots qu’on entend, c’est le cri



que tu pousses quand tu reçois une poutre sur la tronche.

Les amis entrent. Trois hommes du même tonneau que la vieille Nine. Crades mais plutôt aimables. Posent pas de questions, s'installent pour la nuit.

– Mon invitée, dit Nine quand même, quand tout le monde est posé, prêt à dormir.

Elle dit le mot avec une élégance toute personnelle, comme la châtelaine des rues qu'elle est. Puis elle poursuit en regardant la femme :

– Selva, le maigre c'est Tino, le blond ébouriffé Djez, le vieux, Pablo.

Elle cherche Ref, ajoute Nine en direction du trio d'arrivants.

– Ref ? Dit le vieux. Dans les geôles de la N'NP à ce qu'on dit, ou dans un caniveau quelque part, ou un fossé s'il est sorti mort ou vivant de cette ville.

Selva ne cille pas. Impossible de savoir ce qu'est Ref pour elle, contact, ami, amant.

– Qui le remplace ?

– Moi, dit le vieux. Tu peux me donner ce que tu as pour lui.

– Tu peux le prouver ? Pourquoi je te ferais confiance ?

– *Vela, val, valle, valeri, amro amr semprador*. Tu connais ? Déjà entendu ?

– Je veux tout le poème.

– Si tu y tiens.

Le vieux récite sans se tromper. Selva sort un petit paquet enveloppé de papier.

– Tu l’ouvriras demain.

– Comme tu veux.

– Il y a ce papier aussi.

Le papier est tout petit et couvert de signes.

– Tu as encore un c.p. en état de marche, Pablo ?

– Oui

– Tu recevras dessus un code pour déchiffrer. Donne ton nom. Après tu effaces le code et tu brûles le papier ou tu le manges. Il y a des gens à guider. Des enfants peut-être à emmener quelque part.

– Je ne quitte pas la ville. Djez m’aidera.

– J’en ai moi aussi à récupérer. Toi, tu n’auras pas à quitter la ville. Et c’est provisoire.

– Ref est un coriace. Je suis sûr qu’il va refaire surface.

– On verra.

Nine se redresse sur sa couche

– Maintenant faudrait dormir. Si encore on avait quelque chose à fumer.

– J’ai, dit Djez.

Il roule un mince cône que les cinq humains font tourner. A l’extérieur, la ville est hostile et dangereuse. Ici, dans leur abri, la vie est plus légère et autorise même des petits rires malicieux ou satisfaits. Ils s’endorment comme si le monde était leur royaume, blottis les uns contre les

autres à l'abri d'un mur. Nine s'est rapprochée de Selva et l'enlace de son bras en lui ronflant benoîtement dans l'oreille. Son odeur est forte et envahissante. Qu'importe. L'intention est bonne, et le sommeil est plus fort.